GROS PLAN

Le Likès dans la guerre 39-45

Quatre années de luttes pour la Liberté.

Il y a quelques mois, M. Wilfried Mühlbauer, fils d'un douanier allemand, présent dans le Sud Finistère pendant la guerre 39-45, nous a aimablement transmis quelques photos prises par son père lors d'un passage dans un Likès occupé par la troupe allemande.

Ces documents précieux s'ajoutent aux nombreuses archives qui sont actuellement l'objet de reclassement et de numérisation.

Avant que le site Internet rénové ne vous en donne accès, nous avons pensé intéressant de présenter, à partir de ces archives, un dossier sur ce moment de notre histoire.

Le prétexte n'étant pas une commémoration, nous avons pu élargir les domaines habituellement présentés et rendre aussi hommage à ces nombreux jeunes, élèves ou anciens élèves, qui se sont engagés dans la Résistance pour la Liberté.

Ce dossier a été réalisé par Jean-Yves Pondaven et Dominique Le Guichaoua à partir des archives du Likès et de témoignages recueillis auprès d'élèves présents pendant l'occupation

Le LIKÈS pendant les guerres

Comme beaucoup d'établissements d'enseignement où l'internat est le régime habituel et qui offre ainsi une grande capacité d'hébergement, le Pensionnat Sainte-Marie, école des «likès», a été réquisitionné pendant les conflits militaires. Petit historique.

La guerre de 1870,

Depuis 1864, L'école a quitté le Collège municipal (actuellement de La Tour d'Auvergne) où il s'était établi en 1838. Il occupe de nouveaux locaux construits de l'autre côté, au nord du Champ de Foire.

Le 15 juillet 1870, la guerre contre la Prusse est déclarée « dans l'enthousiasme général et dans un magnifique élan de patriotisme ». Le 15 Août, Le Likès voit arriver plus de 200 mobiles. Jusqu'au 24 Mars 1871, près de 2 000 hommes occuperont plusieurs locaux de l'Etablissement: cuisine, réfectoire, dortoirs, cours.

Un ancien élève du Likès, natif de Landrévarzec, Yves Le Coz, futur chanoine et vicaire général, mais pour l'heure jeune sous-lieutenant de 20 ans, y revient s'occuper de la formation des jeunes recrues. «Plein d'entrain, de joyeuse humeur, il soutint le moral de cette jeunesse, et en obtint une tenue irréprochable.»

La guerre, qui a réduit l'effectif à 409 élèves, s'achève par la défaite. Les dégâts matériels provoqués par l'occupation militaire sont importants et non indemnisés. A la rentrée de 1871, l'école reprend son essor. On enregistre un total de 651 élèves (459 pensionnaires et 192 externes). Un vaste programme de constructions, autour du bâtiment initial, va démarrer en 1872.

Dessin représentant le Pensionnat Sainte Marie en 1868

La guerre de 1914,

Depuis 1906, l'école des «likès» est fermée en application de la loi interdisant aux congrégations d'enseigner. En 1907, le président de l'amicale des anciens élèves, M. Bolloré, a racheté les locaux mis en vente et les loue à Mgr Dubillard, évêque de Quimper qui y établit, sous le nom de Collège Saint-Vincent, le petit séminaire diocésain chassé de Pont-Croix.

En 1914, débute la Grande Guerre. Une partie des locaux est réquisitionnée par l'armée pour devenir hôpital militaire, puis centre de réforme. Les anciens ateliers servent de réfectoire !

Cette fois, la guerre est gagnée. La réquisition est levée. Le 1er août 1919, M. Yves Le Gall, futur Directeur, commence à recevoir les familles des futurs élèves. Le 11 septembre, le petit séminaire retourne à Pont-Croix et laisse place aux Frères laïcisés (ils enseignent en tant que civils). A la rentrée d'octobre, le total des élèves dépassera 220 (âgés de 12 ans maximum) répartis en 5 classes.

Carte postale du Likès, hôpital militaire en 1914-1918

La guerre 1939-45,

12 septembre 1939, l'établissement est à nouveau réquisitionné à titre d'Hôpital Complémentaire. Les trois-quarts de l'école sont occupés. Le 12 octobre, la rentrée a lieu et l'année scolaire démarre avec beaucoup de soucis pour M. Bengloan (Frère Clodoald), son Directeur.

Des soucis matériels.

Il écrit au ministre de la Défense Nationale, le 23/10/39: « Les familles sont d'autant plus étonnées du régime de réquisition qui nous est appliqué qu'aucune école publique de garçons n'est réquisitionnée à aucun degré dans la région.» En utilisant au mieux les locaux disponibles, on réussit à garder 7 classes secondaires et 5 techniques, et à admettre 520 élèves dont 300 internes.

Des soucis de personnel.

La mobilisation des Frères (17 sur 31) a provoqué des vides. On fait appel à une dizaine de nouveaux professeurs dont des grands élèves (comme Pierre Toulhoat).

Après l'arrivée des Allemands à Quimper, le 19 juin, l'hôpital militaire français va continuer à fonctionner jusqu'au 20 août. Ce jour-là, à 14 heures les Allemands investissent l'école.

Hiver 1940: l'hôpital militaire occupe un Likès sous la neige.

L'occupation allemande au Likès

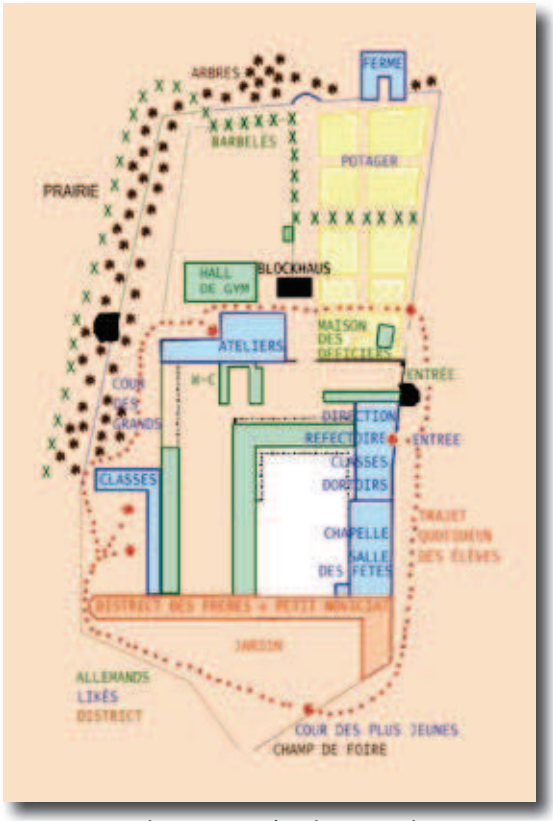
La France a perdu une bataille et l'armistice a été signée. Les troupes allemandes occupent une grande partie du pays. Elles s'installent au Likès. Pendant quatre ans, élèves et professeurs vont devoir cohabiter avec des soldats ennemis. Dans chaque camp, on limitera au minimum les contacts. Malgré tout, quelques incidents vont se produire.

Arrivée des Allemands

Après l'attaque allemande de mai 1940, c'est la débâcle. Les Allemands arrivent rapidement dans le Finistère. Heureusement, les élèves du Likès sont en vacances anticipées.
Un Frère note sur son cahier: «Toute la semaine, les alertes se succèdent de jour et de nuit ! Les Allemands approchent mais personne ne veut les croire en Bretagne. La nuit, on se réfugie dans la prairie sous les arbres jusqu'à la fin de l'alerte ! Que ferait-on si les Allemands venaient réellement. Rester ou fuir ?»
Pour fuir vers l'Angleterre, certains Frères cherchent une embarcation à Audierne ou Concarneau. En vain. Le mercredi 19 juin, à 17 heures, les Allemands sont à Quimper. «Un groupe passe devant Le Likès précédé et suivi d'une automitrailleuse en position de tir, la bande de munitions en place.»
Très vite, des officiers Allemands viennent visiter l'hôpital qu'ils surveillent attentivement. Cela n'empêche pas certains malades de sortir, par la prairie, malgré l'interdiction, pour chercher du «pinard» dans les cabarets voisins.

Un bataillon allemand descend de Kerfeunteun vers Le Likès.

17 Août. - Une commission allemande vient faire l'état des lieux. Les derniers malades s'en vont.
20 Août. - Un officier vient faire la réquisition accompagné de MM. Bengloan, Directeur, et Joseph Salaün, Pro-Directeur.
« Que désirez-vous voir? - Tout, absolument tout ». La partie laissée à l'école par l'Hôpital va encore être réduite. Malgré la résistance des Frères et des religieuses qui veulent garder leur « maison », celle-ci, ainsi que le hall des sports sont aussi réquisitionnés. Justification de l'officier: « Vous avez perdu! ».



Répartition du territoire du Likès entre le Pensionnat, le District des Frères et les Allemands.

Les pigeons voyageurs.

Frère Le Belzic devant son pigeonnier.

Avant l'occupation, le 15 août 1940 à 14 heures, on vient chercher le Frère Salaün. Il est prof d'allemand.
« Combien avez-vous de pigeons voyageurs? - Nous n'en avons plus. Ils ont tous été tués par le professeur (Frère Le Belzic) qui s'en occupait avant sa mobilisation.»
Examen des pigeons qui restent dans le pigeonnier:
« Pourquoi sont-ils bagués?» Personne n'en savait rien. A tout hasard l'on répond: « Pour connaître leur année de naissance ...»
L'officier fait venir M. Derrien, un expert du "Messager quimpérois" qui confirme qu'il s'agit de pigeons domestiques. Après quelques jours d'inquiétude, l'ordre est donné de faire disparaître les volatiles... La cuisine n'est pas loin!
A la fin de la guerre, Frère Le Belzic, revient des komandos allemands, après 4 ans et demi d'absence. Toujours passionné de basse-cour, il réussit le tour de force de faire prospérer au poulailler du Likès une race de poules dont il avait apporté les oeufs de Lowenhagen (Hanovre)

Photo aérienne du Likès en 1936.
(zone verte=Allemands; bleue=Le Likès; marron=District des Frères)
1 - St Charles;2 - La Ferme; 3 - Emplacement du Hall des sports (1938); 4 - Emplacement de la Maison des Religieuses (1937); 5 - Ateliers; 6 - Tunnel du chemin de fer; 7 - Ligne Siegfried; 8 - Chapelle; 9 - Champ de Foire.

Sortie d'un convoi mortuaire allemand du Likès.

Soldats Allemands, sous le préau, devant la cour d'honneur.

Début de pillage par les Allemands.

Pendant que le Frère Pro-Directeur parlementait avec les autorités allemandes, pour la réquisition, les soldats envahissaient les classes et y prenaient tous les bureaux des professeurs, les chaises... S'il le fallait, ils faisaient sauter les serrures et les portes elles-mêmes. Paires de souliers, costumes, montres, ils ne daignaient pas non plus les affaires des domestiques.
Le vol le plus important fut commis dans le grenier au-dessus du parloir. « Se fiant à la discipline des Allemands que l'on nous vantait tant, Le Likès y avait laissé en toute confiance un assez grand nombre de denrées. La porte fut fracturée et tout ce qui s'y trouvait de comestibles (sauf quelques haricots) fut enlevé.»
Disparurent, entre autres: 98 boîtes de biscuits «filets bleus», des caisses de sardines, de potage «maggi», de merluchon, de thon ainsi qu'une vaisselle en quantité assez importante.

Le billet injurieux.

Le 3 février 1941, on découvre, dans la guérite de la sentinelle (à droite sur la photo), un billet injurieux pour l'armée allemande. Les élèves venant des ateliers sont priés d'attendre avant de sortir. Il pleut beaucoup. Quelques-uns lancent du gravier contre la maison des religieuses occupée par le bureau des officiers. Une sentinelle reçoit même un caillou sur son casque...
L'incident dégénère en une petite bagarre dans laquelle deux élèves et deux professeurs (les Frères Cader et Hascoët) sont interpellés. Les deux professeurs et les deux élèves arrêtés seront relâchés le lendemain sur l'intervention de Joseph Salaün.
Le mercredi 12 mars, l'incident du 3 février reçoit sa solution définitive sous la forme d'une amende de 30 R.M., infligée aux deux professeurs.

Porte et drapeau.

Jean-Marie Sévère de Plonéis, était élève de philo en 1941. Originaire de Plonéis, il connaissait bien «Joz» son prof d'anglais. Dans un courrier (Likès n°131) il raconte: « Notre classe de Philo était contiguë à une pièce servant de magasin aux Allemands; nous n'étions séparés que par une porte verrouillée. Le chambranle de cette porte avait joué et laissait voir de l'autre côté un drapeau tricolore. Un fil de fer recourbé nous suffit pour nous l'approprier et, bientôt, avec l'accord de M. Salaün, il trôna en classe, au-dessus du chef du Frère Charles Dagorn.
Il raconte aussi comment, pour alimenter le poêle, les philosophes chapardaient du charbon de la réserve allemande située près du hangar de gymnastique. «Craignant une fouille, nous avons aussitôt prévenu Joz»... qui prit le coke allemand pour la cuisine et le remplaça par de l'anthracite likésien!

L'histoire des dindes.

Dans "Un siècle de vie likésienne", Hervé Daniélou raconte: « A l'approche de Noël 1943 et en vue d'une proche permission en famille, un officier allemand avait suspendu trois dindes, dépouillées de leur plumage, à un fil de fer, près de son bureau et cela sous le nez des élèves qui empruntaient un escalier voisin pour se rendre en classe de première. Quelques-uns d'entre eux ne purent s'empêcher d'arroser les volatiles de leur urine, puis d'encre violette . L'officier outragé fit appel au S.D. (Service de sécurité) et à la police française. Toute la classe (professeurs compris) fut menacée d'arrestation, si les coupables ne se dénonçaient pas.»
Lors d'une fouille, le S.D. découvre des tracts manuscrits anti-Allemands. L'analyse d'écriture confond l'élève René Pernez, 17 ans, de Kerhorre en Plonéis. Il est aussitôt arrêté et conduit à la prison de Saint-Charles, à deux pas du Likès. Déporté à Auschwich-Birkenau puis à Buchenwald, il sera libéré par les troupes américaines en avril 1945, ne pesant plus que 33 kilos. Il vient de décéder en mars 2011.

La vie quotidienne pendant l'Occupation

Pendant quatre années, l'école «Le Likès» va fonctionner tant bien que mal. Tout l'intérieur de l'Etablissement est occupé. L'internat se situe le long de la rue de Kerfeunteun, les classes à l'ouest, du côté du tunnel et les ateliers au nord. Pour se déplacer, il faut contourner l'école (voir le plan) et veiller à ne pas déranger l'occupant.
Le 9 septembre, M. Bengloan écrit au colonel qui dirige le contingent allemand pour lui annoncer: « Nous comptons ouvrir l'Établissement le jeudi 19 Septembre ». La rentrée s'effectue avec 511 élèves dont 227 internes…

L'évolution des effectifs

Le 3 septembre 1940, M. Bengloan écrit aux parents:
« Cette année, l'occupation de nos locaux par l'Autorité Allemande nous oblige à des restrictions plus considérables encore, nos cuisines étant entièrement réquisitionnées.
Nous avons cependant réussi une organisation, pas très commode, certes, mais assurant l'essentiel d'un internat. Nous pourrons donc recevoir à la rentrée prochaine les pensionnaires déjà présents au Likès l'an dernier. Nous nous voyons obligés de refuser pour la seconde fois les inscriptions de tous les nouveaux internes…».
Les effectifs, après avoir baissé avec l'arrivée des Allemands n'allaient, ensuite, cesser d'augmenter.

Année scolaire	Total	Internes.
1939 - 1940	520	300
1940 - 1941	511	227
1941 - 1942	580	260
1942 - 1943	660	?
1943 - 1944	705	265
1944 - 1945	820	447

Innovations pédagogiques

Le Centre de Formation Professionnelle (CFP)

En septembre 1940, Le Likès ouvre un Centre de Formation Professionnelle (CFP). Les jeunes «apprentis» sont pris en charge financièrement par l'Etat. Le Likès fournit les professeurs, le personnel technique et le matériel de travail. De 60 élèves à l'origine, l'effectif atteint 80 en 1942. Parmi eux Georges Le Naëlou (voir p 30) qui y obtient son CAP de tourneur. Engagé dans la Résistance, il sera arrêté, puis pendu par les Allemands, à Carhaix.
Après la libération, le CFP sera maintenu mais financé par les familles. En 1944-1945, il comptera 77 élèves répartis en 2 classes.

L'enseignement du latin

Jusque là jalousement «réservé» aux collèges ecclésiastiques, l'enseignement du latin devient possible avec la création, en 1941, de la section secondaire classique, série C. Une dizaine d'élèves participent au premier cours.
Le 9 janvier 1942, le Frère Directeur informe le nouveau professeur de latin qu'il pourra commencer dès que possible les leçons qui auront lieu de 18 à 19 heures, les lundi, mardi, jeudi et vendredi et de 11 à 12 heures, le mercredi et le samedi.

Fin de la section enfantine

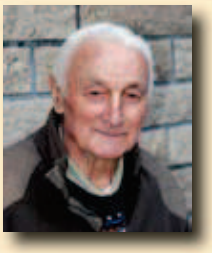
Jusqu'en 1939, la scolarité au Likès était restée attachée à un objectif initial rappelé par le ministre de l'instruction publique en 1841: «accueillir les enfants de la campagne pour apprendre le français». En 1940, la section primaire n'a plus l'utilité d'il y a un siècle. Quand il a fallu sacrifier la moitié de l'effectif par manque de place, les classes «préparatoires» en ont fait les frais, définitivement. D'ailleurs, les deux responsables: le bon «Papa Quéau», en Mai 1943 et le Frère Jean-Paul, son inséparable compagnon, le 21 Juin 1945, étaient «allés au ciel chanter la victoire éternelle.»

«Papa Quéau» et une partie de sa classe en 1935.

Interruption de la section agricole.

Le Frère J.-P. Jaouen, responsable de la section agricole, avait rejoint Londres et les Forces Françaises Libres après son évasion de 1940. La section est donc fermée. Mais elle rouvrira après la Libération pour quelques années encore. Les 6 derniers brevets agricoles seront obtenus en 1953.

La portée des gestes



« Avec le recul, je suis à me demander comment les Frères ont réalisé l'exploit de faire fonctionner l'école. C'était vraiment perturbant. Nous étions cinquante par classe, dans des bâtiments pas très propices à l'enseignement.
Nous nous amusions à chahuter les Allemands avec des gestes anodins qui étaient parfois risqués.
On allait aussi ramasser des escargots dans la prairie et on peignait sur leurs coquilles des croix gammées et des cocardes tricolores. Nous organisions des courses en les relâchant dans des endroits humides. Un jour les Allemands s'en sont rendu compte. Il étaient furieux, mais cela n'a pas entraîné de mauvaises réactions de leur part.
Je me souviens avoir capturé des taons sur les pis des vaches qui se trouvaient sur le Champ de Foire et, pendant les récréations, d'avoir planté dans leur postérieur des feuilles à cigarettes avec une croix gammée dessinée. On lâchait les insectes vers les occupants, ce qui avait pour effet de les agacer.
Nous jouissions d'une certaine liberté. On allait dans les tranchées. En rampant, on se dirigeait vers les charrettes des Allemands qui étaient stationnées en bas du Champ de Foire et on s'amusait à couper les harnais des chevaux. C'était bien sûr très risqué, mais à quatorze ans on n'a pas toujours conscience de la portée de tels gestes et de leurs conséquences. »

Yves Plouzennec - Agriculteur - Plomelin

Reprise de la soutane et du rabat

La loi du 3 septembre 1940 abroge l'art. 14 de la loi du 1er juillet 1901, interdisant, à tout membre d'une congrégation non autorisée, d'enseigner et abroge aussi la loi du 7 juillet 1904 portant suppression de l'enseignement congréganiste. Les Frères qui ne devaient jusque là enseigner qu'en tant que civil (identité et tenue), peuvent reprendre leur tenue de Frère. Ils le feront à la rentrée 1943.

Cela a sans doute sauvé la vie au Frère Floch'lay qui portait la soutane et qui trouvera dans la demande de se mettre «en civil» l'occasion d'échapper à la Gestapo.

Un dortoir sous les combles.

Les contraintes de la Défense Passive

A partir de 1943, en raison des raids sur Quimper et ses environs, par mesure de sécurité et pour éviter des ennuis avec les autorités allemandes, la «Défense Passive» va imposer des règles de vie contraignantes.

Les fenêtres devront être fermées jusqu'au jour. Il fallait veiller à la fermeture des fenêtres des classes, mettre en place les panneaux des dortoirs avant d'allumer… L'atelier n'ayant aucune possibilité de défense passive ne devait jamais être allumé pendant la nuit.

Une nouvelle réglementation de «Défense Passive» interdit d'avoir deux classes ou deux dortoirs contigus ou superposés. Il faut donc réorganiser les locaux affectés aux dortoirs et aux classes. C'est ainsi que la Salle des Fêtes devient dortoir (celui du Frère Floch'lay) et classe. Les dortoirs Ste Marie, St Nicolas et de l'infirmerie sont convertis en classes. Une partie des internes va rejoindre tous les soirs l'Ecole Saint-Corentin où deux classes ont été aménagées en dortoir, tandis qu'une autre partie se rend à Kerfeunteun, salle «Louët».

Une fresque faite par les Allemands dans un blockhaus.

Des tickets de rationnement

On arrivait au Likès avec ses tickets de rationnement que l'on déposait à l'économat. Nous les obtenions dans nos communes respectives. Tous ces tickets permettaient à l'école d'acheter de la nourriture. La nourriture n'était pas bonne pendant la guerre. Pois chiches, carottes… Il fallait y être pour s'en rendre compte. C'était dégoûtant! Après, ça s'est amélioré. Je n'ai jamais voulu, comme le faisaient certains, que mes parents m'apportent des victuailles à l'école. Parfois c'était tellement mauvais qu'on se débarrassait de la nourriture dans les douches.

On faisait du sport et on se dépensait beaucoup, par conséquent nous avions faim. En 1942, on traversait Kerfeunteun pour aller à Kermoguer en chantant « Maréchal nous voilà… ». Nous apprenions ces chansons dans les classes. Ca devait être une obligation. Peut-être que cela était sciemment exagéré pour nous donner des allures de patriotes.

Témoignage de René Louedec et Hippolyte Ollivier de Nevez. (Elèves au Likès 1942 / 1947).

Hippolyte Ollivier et René Louedec

Création de L'ASL

C'est de 1941 que date la création officielle de l'Association Sportive du Likès et la participation active aux championnats UGSEL et OSSU. Les résultats seront particulièrement brillants.

- En football, l'équipe «cadets» est championne inter-académies Rennes-Caen en 1942
- En Cross-country, les cadets sont champions d'Académie en 1942 et les juniors champions de France en 1944.
- En Volley-Ball, les juniors sont champions d'académie en 1943.
- En athlétisme le Likès est « Champion de France » en 1945 (1er en cadets et en minimes, 4e en juniors).

L'équipe de cross juniors, championne de France en 1944.

Pierre Toulhouat

Artiste, résistant et professeur

Célèbre créateur breton de vitraux, de bijoux, de faïences, Pierre Toulhouat a suivi, au Likès, des études secondaires couronnées par un bac de philosophie en 1940. Grand animateur de sa promotion, il fut représentant des élèves et rédacteur de nombreux articles dans diverses publications de l'école. Pendant l'occupation il participa à la lutte clandestine qu'il vécut dans l'établissement dès le début des hostilités. C'est avec un plaisir non dissimulé que Pierre Touhouat nous a confié quelques-uns de ses souvenirs de guerre.

Professeur sur le champ

«J'ai passé mon BAC en juin 1940. La rentrée devenait problématique au Likès cette année-là parce que, lors de la débâcle, les jeunes Frères officiers de réserve, avaient disparu, tous mobilisés. Le Frère Bengloan a alors convoqué dans son bureau les frais bacheliers. Nos livrets scolaires étaient posés sur sa table. Après avoir expliqué la situation, il nous a nommés professeurs sur le champ.

C'est ainsi que mes camarades se sont vu attribuer des classes de maths, de français et moi, l'enseignement de l'anglais en Quatrième. Nous faisions également la surveillance des classes. D'autres professeurs d'un certain âge, venus de l'Enseignement Libre, nous ont rejoints rapidement.

J'ai étudié la philosophie tout en enseignant. Comme j'habitais à cent mètres du Likès, je rentrais dormir chez mes parents et j'assurais seulement la surveillance des réfectoires. Je m'ennuyais un peu en philosophie, mais j'ai quand même été reçu. Comme je ne savais pas trop quoi faire après, j'ai demandé à suivre une année de «math-élem» en tant qu'auditeur libre. Je voulais combler quelques lacunes pour passer des concours administratifs.

On ne voyait pas les Allemands

«Tout était très cloisonné, pourtant la porte de l'école était ouverte à une époque où des incidents avec les élèves ne s'étaient pas encore produits. Les élèves n'avaient pas peur des Allemands. Je pense qu'il y avait un modus vivendi. Les occupants du Likès, formaient une compagnie de transport. C'étaient tous des gens d'un certain âge, de braves ploucs! Ils faisaient la navette entre la boulangerie militaire et les différents postes Allemands du secteur. Les hommes faisaient l'approvisionnement avec des «Arrabat», voitures d'Europe Centrale traînées par des chevaux provenant de Pologne, qu'ils avaient en réserve au Likès. Dans l'école occupée, je me souviens d'être allé à la forge. J'avais envie d'apprendre à battre le fer. L'enseignement a continué d'être dispensé pendant la guerre.»

De la dignité

L'ambiance était assez étouffante. Lorsque j'ai connu les Frères, ils continuaient à avoir une petite routine. Mille pas après le repas, les uns en marche arrière, les autres en marche avant. Ils discutaient de leurs affaires courantes avant de retourner à leurs occupations. Ils avaient repris leurs tenues religieuses pour garder le prestige de l'habit devant ces braves « boches » (1) bavarois qui n'étaient finalement pas des monstres. J'ai bien connu le Frère Salaün parce qu'à l'époque nous étions très proches de tous les supérieurs. Heureusement qu'il était diplomate. Grâce à cela il s'est bien tiré à plusieurs reprises de situations embarrassantes. Lui et Cader étaient de très bons germanistes. C'était un avantage pour le Likès parce qu'ils ont servi de tampon. Ils ont gardé beaucoup de dignité.

(1) Terme péjoratif pour désigner un Allemand ou une personne d'origine allemande qui a été surtout utilisé par les Français pendant les guerres qui les ont opposés à l'Allemagne.

Des Frères instruisaient au maniement des armes

Pendant la période où j'étais au Likès, les Frères, tous affiliés au «Groupement Vengeance», donnaient des cours de maniement d'armes, à proximité même des Allemands, dans les greniers de la chapelle ou bien à la campagne. Le paysage de la résistance était assez fumeux, assez vague et forcément opaque puisque clandestin. Le Frère Jaouen, qui enseignait l'agriculture, avait disparu très vite. Rapidement il a intégré le service des renseignements. Avant même que les choses ne se gâtent, il savait nous faire de petits postes à galène pour que nous puissions écouter la radio.

Certains Frères ont disparu. Ils s'étaient dispersés dans la nature avant de rejoindre leurs postes dans la résistance. On les a retrouvés en 1944 à la tête des compagnies dans lesquelles nous, grands élèves, étions incorporés. Lorsque nous sommes partis dans le maquis, nous étions bien contents de les avoir comme lieutenants ou sous lieutenants.

Après Le Likès je suis parti travailler à la Préfecture et au service des Ponts et Chaussées comme dessinateur en bâtiments. J'y ai passé cinq ans jusqu'à la libération. Nous avions retrouvé la sixième compagnie qui comptait beaucoup de Likésiens. Premier bataillon du Finistère en 1944, nous avons fait en son sein la campagne de Crozon.»

Une balle dans le pied

« L'histoire a longtemps couru. En faisant une démonstration de pistolet, le Frère Cader s'était mis une balle dans la jambe. Il fut transporté à la clinique Pilvin sur les quais de l'Odet. Un beau jour une voiture s'est arrêtée à la porte. Un officier basé au Likès est descendu du véhicule, Il venait prendre des nouvelles de son professeur de français. C'était la panique dans la clinique. L'Allemand venait apporter au Frère, des chocolats et une bouteille. Les médecins avaient déclaré que le Frère Cader avait un sarcome au genou. C'est comme cela que la visite impromptue s'est miraculeusement terminé et tout le monde à la clinique a poussé un ouf de soulagement!

Pierre Touhouat à son domicile quimpérois en juin 2011 : «Je rends grâce au Likés de nous avoir donné de bonnes habitudes artistiques»
75 ans auparavant, Pierre Touhouat, prix d'honneur et prix d'excellence en classe de 3ème en 1936.

Le Likès parmi d'autres

«Le Likès n'a pas été le seul établissement quimpérois à abriter des foyers de résistance. Le Lycée, l'Ecole Normale, les Eclaireurs de Quimper, les Ponts et Chaussées étaient très actifs. Tous les collègues que j'avais dans l'Administration faisaient de la résistance. Ils disposaient de camionnettes à gaz qui leur permettaient d'aller partout. Ils installaient un réservoir d'essence un peu plus gros que ce qui était permis et disposaient ainsi de carburant complémentaire. A la place du filtre, par où se faisait l'épuration du gaz, ils pouvaient suspendre des sacs propres pour mettre un cochon dedans.
Il y avait beaucoup d'anciens du Likès dans le Groupement Vengeance. Les scouts étaient, pour leur part, très actifs, de même que les Eclaireurs de France, dont René Vautier (2) était le leader. Avec J. Le Grand nous avions proposé de faire une St Georges (3) après la guerre en nous disant: Pourquoi les Scouts de France et les Eclaireurs se regardent-ils en chiens de faïence? Une journée commune nous a réunis au Stangala pour un grand jeu. Nous avions par ailleurs tenu une réunion dans un endroit neutre. J'ai bien connu Vautier. Nous avons gardé par la suite des liens assez proches parce qu'on a souvent campé avec les Eclaireurs dans la Presqu'île de Crozon. Vautier avait la foi du combattant.»

Des élèves préparés à la guerre

«Parmi les grands élèves, certains sentant venir la guerre avaient fait les préparations militaires avec l'objectif de devenir officiers. Ils sont naturellement entrés dans les réseaux de résistance en fonction des contacts qu'ils avaient respectivement. Il y avait des points de chute du côté du Stangala, au nord de Kerfeunteun. L'organisation de ces élèves m'a échappée très vite parce j'étais entré aux Ponts et Chaussées. De temps en temps on me demandait des missions. Mon père était employé aux écritures aux Pompes Funèbres Générales. Il détenait dans son bureau de façon très secrète, des cachets en bronze de toutes les communes environnantes. J'en profitais donc pour faire des poinçonnages sur de fausses cartes d'identité Nous agissions souvent après avoir reçu des petits mots. Au moment de partir sur le sentier de la guerre, m'a soeur m'a dit un jour: «Y'a un gars dont la mère tient la crèmerie à côté de St Mathieu qui a déposé un petit billet pour toi. Tu vas faire le con encore quoi !» - «Ben oui ! Il faut bien», lui ai-je répondu.

Le chemin du maquis

«Je suis parti un matin à six heures vers le haut de la rue près de chez moi pour chercher Néné Gourlay. Ensuite nous sommes montés jusqu'à Kerfeunteun d'où nous avons emmené un autre résistant que nous connaissions. Quand il est sorti de chez lui il était en rogne après ses soeurs, ses tantes et sa mère qui n'arrêtaient pas de pleurer. On a ensuite emprunté de petits chemins jusqu'à Kergolvez où nous nous sommes retrouvés. Tout d'un coup on a vu arriver des paysans de Penhars. Ils ont commencé par déballer de leurs musettes du pâté, du pain blanc et puis du cidre. Pierre Doaré notre chef de groupe est enfin arrivé et nous avons pris le chemin du Loscoat pour rejoindre la route de Brest. De là on a gagné le Stangala en suivant la ligne de crête vers l'amont. Ça grouillait en bas de l'autre côté de la rive. C'étaient les gens du quartier de St Mathieu qui montaient aussi le sentier de la guerre. On s'est retrouvés à Terrain Camembert là où les parachutages se sont faits et que les compagnies se sont constituées dans une ambiance assez bordélique. Mon copain Jeannot Grall avait gardé un petit carnet noir dans lequel il marquait le soir ce qu'il avait vu dans la journée, Il a été publié par Le Cercle Culturel Quimpérois (4). J'en ai gardé une copie, mais, au moment où Jeannot est mort, sa soeur m'a donné son carnet.»

Pierre Toulhouat a réalisé quantité de croquis durant la lutte clandestine. Quelques-uns figurent dans le carnet de résistance de Jean Grall. Ci-dessus, quelques compagnons de maquis : Jean Marchalot, Henri Carn et Pierre Doaré.

cercleculturelquimperois©wanadoo.fr

(2) René Vautier mène sa première activité militante au sein de la Résistance en 1943, alors qu'il est âgé de 15 ans, ce qui lui vaut d'être décoré de la Croix de guerre à 16 ans. René Vautier est surtout connu du public comme cinéaste, auteur de «Avoir 20 ans dans les Aurès»
(3) Saint Patron des Scouts
(4) Jean Grall Carnets 1938 - 1944. Contient les croquis de guerre de Pierre Toulhouat.

Frère Joseph Salaün

Un martyr sans tombeau

Frère Joseph Salaün est une des belles figures dont s'honore la Résistance dans les rangs de laquelle, avec l'enthousiasme qui fut toujours un de ses traits caractéristiques, il s'enrôla dès la première heure. En tant que Directeur, il fut au Likès, le premier responsable de la résistance.

Dix-septième et dernier enfant de Jean-Marie et Catherine Hénault, du moulin de Kerven en Plonéis, Joseph Salaün avait été un brillant élève du Likès avant la fermeture de 1906. Il y revient comme professeur en 1922, prenant successivement les responsabilités de chef-de-division, sous directeur, pro-directeur et enfin directeur. Cet homme, ce musicien, titulaire du grand-orgue, cet éducateur et enseignant hors pair, n'avait pas accepté la défaite de 1940. Même, si par ses fonctions de chef d'un établissement occupé par les Allemands, il devait entretenir avec ceux-ci des relations «correctes», il pensait toujours à la libération et à la victoire future, ne se contentant pas d'attendre passivement.

Forcément dangereux.

Joseph Salaün participe à l'une des premières émissions de radio du réseau "Johnny" vers l'Angleterre. Il aide de nombreux jeunes, dont des Frères enseignants du Likès et du district, à se soustraire au S.T.O (Service du Travail Obligatoire) qui doit les conduire en Allemagne. Il possède tout le nécessaire pour fabriquer de faux cachets officiels permettant d'établir de «vraies» cartes d'identité.

Son action la plus spectaculaire, et la plus risquée, en matière de Résistance, est l'aide qu'il apporte aux réseaux qui récupèrent et cachent les aviateurs alliés dont les appareils ont été abattus au-dessus de la France. Il les fait acheminer vers la côte d'où des bateaux les conduisent vers l'Angleterre. Les archives du Likes possèdent une longue liste, sans doute incomplète, de ces aviateurs rescapés. A bord, les militaires sont souvent rejoints par des résistants traqués par la Gestapo ou de jeunes Bretons désireux de reprendre la lutte avec la France Libre.

Au-delà de ces actions ponctuelles, le Frère Salaün a un rôle de coordinateur dans la Résistance finistérienne. Dans son bureau de directeur, il reçoit les responsables qui se présentent comme parents d'élèves, n'éveillant pas ainsi les soupçons de l'ennemi. Mais, un jour, c'est l'ennemi qui prendra malheureusement l'apparence d'un parent «français» (le fameux Zeller) soucieux de l'avenir de son fils!

Le Sacrifice du Frère Joseph SALAÜN

L'abbé Cariou (en blanc) lors des manifestations du soixantenaire en 2004.

L'arrestation

Depuis quelques temps, le Directeur du Likès sait que l'étau se resserre sur le réseau qui ramène les aviateurs alliés vers l'Angleterre. Il aurait pu fuir. Mais alors, qu'aurait fait l'occupant? Avec quelles représailles pour l'école? Pour protéger son Likès, Joseph Salaün reste fidèle au poste qu'on lui a confié.

Le Mercredi 26 avril 1944, le Frère Directeur a accordé une séance de cinéma aux élèves. A 15h45, une voiture s'arrête devant l'entrée de la rue de Kerfeunteun. Trois hommes demandent à voir le directeur et le Frère Floc'hlay. Croyant avoir affaire à des parents d'élèves, le concierge les conduit au premier étage où se trouve le bureau du Directeur.

Conseillé par l'Abbé Cariou, vicaire à Douarnenez, un des hommes, Maurice Zeller (1), est déjà venu voir le Frère Salaün pour lui demander de faire passer en Angleterre son fils recherché par la Gestapo. Mais Zeller est un traître à la solde des Allemands. S'il revient, c'est avec des policiers pour arrêter le Directeur et Albert Floch'lay dans des lieux qu'il connaît.

Le Frère Salaün est conduit à l'école Saint-Charles, toute proche que les Allemands ont transformé en prison. Il y trouve une autre grande figure de la Résistance, l'Abbé Cariou, arrêté le même jour. C'est leur première rencontre!

À Saint-Charles

L'abbé Cariou, compagnon d'infortune de Joseph Salaün aura l'occasion au cours de sa longue vie (2) de témoigner des moments de captivité. Il restera fidèle à la promesse qu'ils s'étaient faite : «Si l'un de nous ne doit plus revoir les êtres aimés, l'autre ira leur donner des nouvelles du disparu.»

«C'est le lendemain de mon arrestation que j'ai rencontré Joseph Salaün pour la première fois à la prison de St Charles. Dès lors, nous étions liés aux mêmes chaînes et côte à côte nous devions parcourir un rude calvaire... Tous les jours ou presque, quelques-uns de nos camarades partaient menottes aux mains et ne reparaissaient plus. Vers quel destin étaient-ils partis ?

... Quelquefois, les grognements de nos gardes-chiourmes: «Kamarad kapout!» suffisaient hélas à nous renseigner. Bientôt, nous ne fûmes plus que deux... Au sortir d'une séance de torture, on entendit Joseph Salaün proférer: «Merci, mon Dieu, je n'ai rien dit. »

Sur leur long chemin de croix, tous deux font étape à Carhaix, Rennes et Compiègne pour arriver enfin au camp de Neuengamme, près de Hambourg.

Neuengamme «bagne immonde».

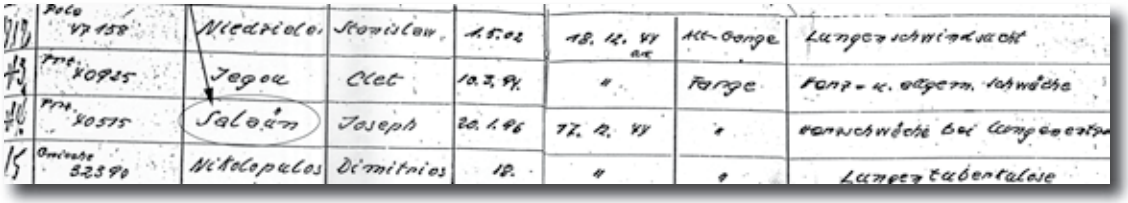
«Le camp de Neuengamme fut inventé par la haine, par le paganisme le plus épais et le plus brutal. Dans cet enfer humain, notre vie fut sans joie et sans espérance. Je reprocherai à nos bourreaux, moins leurs coups de schlague et les morsures de leurs chiens, moins leur volonté de nous affamer et d'épuiser nos dernières énergies physiques dans des travaux de forçat, que cette application constante à nous humilier et à nous avilir. Le temple de Neuengamme, c'était ce four crématoire qui crachait jour et nuit sa sinistre fumée. Le temple du néant qui insultait constamment notre foi chrétienne.»

Nulle trace

Peu de prisonniers sont revenus de Neuengamme. On sait que les Allemands chargèrent les survivants sur des navires et que les Anglais les bombardèrent par erreur. Ceux qui purent éviter la noyade étaient reçus à coups de mitraillette par les nazis. Seuls quelques-uns, agrippés aux épaves en pleine mer, purent être sauvés.

L'Allemagne occupée par les alliés, l'on pensait voir revenir celui qui était si impatiemment attendu au Likès. Les démarches tentées en vue d'obtenir quelque information au sujet de Joseph Salaün restèrent longtemps infructueuses. Il falluT se résigner au pire et attendre jusqu'après l'armistice du 8 mai 1945 pour savoir officiellement qu'il était mort le 17 décembre 1944, au Kommando de Bremen-Farge, dépendant du camp de Neuengamme (3). Nul ne verra jamais sa tombe.

(1) Maurice Zeller fut condamné à mort par le Tribunal de Rennes et fusillé le 17 juillet 1946.
(2) l'abbé Cariou est décédé le 18 avril 2009 âgé de 98 ans.
(3) Après la Libération, M. Daniel Lavollon fera parvenir un document attestant du décès du Frère Salaün.



Paroles de résistants

Les archives de l'école renferment plusieurs témoignages d'élèves ou de résistants locaux ayant mené des actions avec le Frère Salaün.

Mlle Citharel, de Quimper

«J'ai eu recours à M. Salaün pour soustraire aux recherches de la Gestapo un jeune homme en danger de mort: Eugène Cadic, qui avait pris part à l'attaque manquée d'un wagon à Bannalec. Il me dit « Je ne puis le cacher ici pour le moment, mes grands élèves ont fait des sottises. Je m'attends à une perquisition. Dirigez-le sur Gourin, chez M. Bariou ».

Une autre fois, M. Salaün s'est présenté chez moi en me demandant de lui chercher une chambre pour un agent de la Résistance qui recevait un courrier très compromettant et qu'il ne pouvait conserver longtemps au Likès sans courir un grand danger. Il ajouta « Vous direz que c'est un étudiant qui suit des cours en ville ».

Je me suis adressée en février 44 au Directeur du Likès pour faire parvenir aux maquisards, des armes de guerre et des munitions m'appartenant. Immédiatement, M. Salaün a délégué deux Frères de la Résistance pour prendre ce matériel...

Peu de temps avant son arrestation, j'ai eu encore recours à lui pour des jeunes gens réfractaires, recherchés par la police allemande et qui désiraient gagner l'Angleterre. Il me parla en ces termes: «Vous tombez très mal, nous venons d'avoir un départ manqué ces jours-ci. Pour le moment, il faut se tenir tranquilles. Je vous préviendrai lorsque les choses seront à nouveau possibles. »

Un jour que je me trouvais chez lui, M. Salaün m'a confié: «Je reçois aujourd'hui un agent très dangereux et très compromettant pour moi, et demain je recevrai un autre plus dangereux encore qui vient directement d'Angleterre». Puis, peu après, il me dit: « J'ai vu le personnage dont je vous ai parlé l'autre jour, le débarquement n'aura pas lieu le mois prochain, mais en juin».

Au cours d'une des dernières visites que j'ai faites à M. Salaün, alors que je prenais congé de lui et qu'il me reconduisait vers la porte, il me dit en me parlant des Allemands: « Après la guerre, comme nous rirons bien des bons tours que nous leur aurons joués... »

M. Le Bris, Commandant F.F.I. de Douarnenez

«Ce 22 août 1943 Le Frère Salaün était venu à bicyclette de Quimper en compagnie de deux aviateurs américains pour les conduire à Pors-Piron, en baie de Douarnenez, où un départ de bateau était prévu le même jour pour l'Angleterre. Sa mission terminée, il a repris le chemin du retour avec trois bécanes dans l'auto de M. Féchant.

Par la suite, je lui ai envoyé un camarade recherché par la Gestapo, M. Furic, de Bannalec, ainsi qu'un jeune patriote de la Savoie qu'il a conservé à son service, à la cuisine du Likès.

M. Salaün a logé et nourri au Likès, en différentes occasions, les principaux chefs de la Résistance.»

M. Furic, de Bannalec

«Nous connaissions Monsieur Salaün sous les noms de « Finaud » et « Sup ». Mon refuge devenant dangereux dans la région douarneniste, mes camarades décidèrent de me confier au «Sup». Le Likès étant très surveillé à cette époque par la Gestapo, il décida de m'envoyer chez les Forget, une famille admirable de cran et de patriotisme. Le « Sup » me ravitaillait tous les jours. Découvert par la Gestapo, j'échappai de justesse à une arrestation.. Quelques jours après, me voilà casé par les soins du «Sup» chez ses amis de la résistance de Pleuven.

James E. Armstrong et William C. Howell (2 aviateurs américains sauvés par Joseph Salaün en novembre 1943).

J'ai quitté le « Sup » et la Bretagne le 5 décembre 1943. Pendant toute cette période, il n'a jamais cessé de me ravitailler, de m'informer sur l'activité de la Gestapo et de m'aider en toutes circonstances. Connaissant mon véritable nom, il alla chez moi à Bannalec renseigner ma famille sur mon sort, alors qu'à cette époque, il était dangereux de pénétrer dans mon domicile.

Jacques Mourlet

Chaque jour M. Salaün rendait visite dans tous les foyers où se trouvaient les aviateurs, afin de converser avec eux et les réconforter. Ils étaient parfois déprimés, à cause des émotions qu'ils avaient supportées et parce que leur départ n'était pas suffisamment rapide. M. Salaün trouvait toujours des motifs d'espérer et si son enthousiasme avait suffi pour aboutir dans toutes nos entreprises, nul doute que tous les parachutistes auraient passé la Manche sur l'heure.

Nous gardons la conviction que Le Frère Salaün s'est sacrifié en se laissant volontairement arrêter par la Gestapo pour éviter à son collège des représailles que la police allemande n'aurait pas manqué d'exercer si elle n'avait pu s'emparer d'un agent aussi important.

- ATTESTATION -

Je soussigné, V. SALEZ, Vice Président de la Fédération des Maquisards et Résistants du Finistère, Président de Libération-Nord, Principal organisateur des départs clandestins par mer pour rejoindre les Forces Françaises Libres, Chef de Bureau à la Direction Départementale des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, Maire de la Libération, certifie que M. SALAUN Joseph Marie, né le 20 janvier 1896, à PLONEIS, Directeur du LIKES, m'a apporté un concours des plus précieux, au cours des évasions par mer dans la région de DOUARNENEZ - TREBOUL, BEUZEC, et principalement pour le départ du "Mofse" de PORS-PIRON, endroit difficilement accessible pour des opérations de ce genre (côte très sauvage et postes allemands aux abords).

J'ajoute que M. SALAUN cachait et hébergeait des réfractaires en instance d'évasion. Ayant été dénoncé, il fut arrêté le 26 avril 1944 à 16 h. ½, et déporté en Allemagne.

A QUIMPER, le 10 Mai 1946

V. SALEZ

Les Frères résistants

Sous la Direction du Frère Bengloan

Parmi les autres acteurs de la Résistance likésienne, il en est un dont le rôle n'a sans doute pas été suffisamment mis en valeur. Avant la nomination de Joseph Salaün, fin 1940, la direction de l'école était assurée depuis 1933 par le Frère Louis BENGLOAN qui vient d'accéder, en juillet 1940, au poste de Visiteur (supérieur des Frères) du District. Jusqu'à l'arrestation du Frère Salaün, il sera en relation étroite avec lui. Au moment des arrestations au Likès, il devra se cacher un temps à Saint-Evarzec et changer d'identité.

C'est avec son accord et sous son contrôle que quatre professeurs, officiers de réserve, se lancent dans la résistance clandestine. Les Frères Joseph Evain, Albert Floc'hlay, Zacharie Rogard et Yves Cader entrent, en juin 1943, dans le mouvement "Vengeance". Ils vont enseigner l'art de la guerre à de jeunes quimpérois. Parmi eux, il y a des anciens du Likès.

Après l'arrestation du Frère Salaün et l'évasion d'Albert Floch'lay, les chemins des quatre résistants divergent :

Joseph EVAIN, Commandant de Compagnie, retourne dans son Morbihan natal où il continue son travail de résistant, spécialement chargé du recrutement. Il échappe d'extrême justesse à l'extermination du Camp de Saint-Marcel.

Yves CADER rejoint le maquis normand et reconstitue à Saint-Georges de Reintambault un groupe de combat qui prendra part aux opérations de harcèlement contre les troupes allemandes qui montent sur le front de Normandie ou en descendent après la débâcle.

Zacharie ROGARD rejoint le Frère Floch'lay et participe aussi aux combats de la libération de la presqu'île de Crozon.

Frère Floc'hlay, dans la chapelle, explique son évasion

Frère Albert FLOC'HLAY

Né le 29 janvier 1918, à Plogastel-St-Germain, Albert Floch'lay a été élève de la Section Normale (petit noviciat) de 1929 à 1934. Il est revenu au Likès en 1941, comme professeur de mathématiques.

Citation du F. Albert FLOC'HLAY.

« Engagé au réseau «Vengeance» en juin 1943, devint bientôt chef de section.
Homme d'un sang-froid hors pair et doué d'une initiative agissante, organisa et réalisa le vol d'armes à l'armurerie allemande du Likès, dans des circonstances particulièrement délicates, le 10 octobre 1943. Grâce à ces armes, assura l'instruction militaire des jeunes de son groupe, se déplaçant fréquemment avec des valises contenant des explosifs.
Arrêté par la Gestapo le 26 avril 1944, s'évade au mépris des dangers qu'il courait et immédiatement rejoint l'Ille-et-Vilaine où il continue à servir en participant notamment aux combats de la région de Tinténiac, donnant jusqu'à la Libération du territoire le plus bel exemple de patriotisme et de courage. »

L'évasion spectaculaire d'Albert FLOC'HLAY.

Depuis la rentrée 1943, les Frères ont retrouvé le droit de porter l'habit religieux. Arrêté, Albert Floc'hlay demande à pouvoir se mettre en civil. Il se dirige vers sa chambre accompagné d'un policier allemand. Cette chambre n'est que l'alcôve du responsable d'un dortoir nouvellement aménagé dans la salle des fêtes. Pour s'y rendre, il prend un chemin détourné pensant déjà à faire faux bond à son gardien, lors du retour. Le policier l'a laissé entrer seul dans sa chambre, située sur la scène de la salle des fêtes. Il prend son temps pour se changer et faire sa valise. Il en profite aussi pour faire disparaître, en les mâchant et les avalant, quelques feuillets d'un carnet contenant des adresses compromettantes.

Le voilà en «civil», prêt à partir. Pour fausser compagnie à son gardien, il choisit cette fois de passer par l'autre bout de la salle des fêtes. Le policier le suit avec difficulté dans le dédale des lits. Arrivé au pied de l'escalier intérieur qui mène à la chapelle et aux étages, il a déjà une longueur d'avance. Albert Floch'lay n'a que 26 ans et c'est un sportif. D'un coup de rein, il s'élance et monte les marches quatre à quatre pour atteindre le palier et la petite porte qui donne sur la chapelle par laquelle il a prévu de fuir.

Au même moment le Frère Jean Abaléa, responsable de la chorale, sort de la chapelle. Surpris et comprenant qu'il se passe quelque chose de grave, il laisse passer le Frère Floc'hlay et referme la porte après lui. Le policier arrive à son tour, mais avec retard et tout essoufflé. Voyant le frère Abaléa regarder vers le haut de l'escalier, il continue de monter. Il doit bientôt se rendre à l'évidence. Le fugitif a disparu. Fin de la poursuite…

Engagement et résistance

En consultant les palmarès d'avant guerre, on est frappé par l'importance de l'engagement des jeunes likésiens dans les mouvements de jeunesse. Il n'est donc pas surprenant de retrouver dans l'histoire des jeunes héros likésiens, morts pour la France, et racontée dans les colonnes de la revue le Likès, un rappel de leur passage par ces organisations.

Les victimes de la Guerre.

Raison du décès	Nombre
aux combats de 1940	16
sous les bombardements	3
en déportation	17
des suites de la déportation	7
aux combats après 1940	22
exécutés par Allemands	6

Un monument aux morts à la mémoire des likésiens victimes de la Grande Guerre a été inauguré le 28 mai 1933. On l'avait érigé à l'entrée du jardin, contre les ateliers.
Le 14 juin 1953, on y a apposé une plaque commémorative portant le nom des anciens du Likès morts pour la France. Sur la liste, on y trouve 71 noms de victimes de la guerre 39-45.
Ce monument a disparu avec les profonds bouleversement de la géographie likésienne du début des années 1960. Il a été remplacé, le 17/12/1964, par le monument en l'honneur de Frère Salaün, situé à l'entrée actuelle, face au «Champ de Foire», la place de la Tourbie.

Joseph Cluyou, de la Jeunesse Maritime Chrétienne

La J.M.C. a pour but de former des entraîneurs pour «préparer à leur vie de demain ceux qui rêvent de la "grande bleue"».
Joseph Cluyou était de ces jeunes entraîneurs. Après des études au Likès et chez les Frères, à Paimpol, il s'engage comme fourrier. Il est à Toulon, le 27 novembre 1942, embarqué sur "L'Océan" quand la flotte française se sabord. Revenu chez lui, à l'île Tudy, il s'engage dans la Résistance.
Il dirige alors un groupe dont un des compagnons, arrêté et torturé, n'aura pas le courage de taire le nom des autres. Arrêté à son tour, il est déporté et décède le 30/12/1944 à Ellrich, un des Kommandos de Buchenwald. Douze autres membres du groupe dont les deux frères Guinvarc'h eux-mêmes anciens élèves du Likès, connaîtront le même sort.

Ferdinand Le Dressay, de la Jeunesse Agricole Chrétienne.

La Jeunesse Agricole Chrétienne «prépare les jeunes gens à leurs tâches familiales, sociales, professionnelles et civiques de demain.»
Ferdinand Le Dressay, était venu de Vannes poursuivre ses études au Likès où il s'engage dans la J.A.C. Après ses études, il retrouve la ferme de Kermain. En Juin 1940, Ferdinand fait les foins quand il apprend que le général de Gaulle a annoncé que «La lutte continue...».
Il laisse sa faux, fait ses adieux à ses parents et prend son vélo pour se diriger vers un port de la côte. Il part de Concarneau et rejoint l'Angleterre, le 23 Juin 40.
Ferdinand Le Dressay participe à la défense de Bir-Acheim, dans la 1ère Division Française Libre, conduite par le général Koenig. Lors d'une mission de ravitaillement des troupes, il est tué, le 11 juin 1942.

Francis Billon, de la Conférence Saint-Vincent de Paul.

La Conférence Saint-Vincent de Paul existe au Likès depuis 1927. Elle vient en aide aux familles déshéritées. «Il faut que chaque confrère ressente le bonheur qu'on éprouve à se donner soi-même, avec son obole.»
Francis Billon, de Plomodiern, était un likésien très brillant: 1er prix d'excellence en 1935, joueur de football dans l'équipe première et membre de la conférence st Vincent de Paul.
Après son brevet élémentaire, il entre à la SNCF à Quimper. En octobre 1942, désigné pour le STO, il prend le maquis. On le retrouve bûcheron en Corse. C'est de là qu'il s'engage dans les parachutistes. Après son instruction en Afrique du Nord, il est parachuté sur le Vercors alors encerclé par les Allemands. «Pendant l'opération, il se fracture un bras et une jambe. Pris par les Allemands, il fut massacré.»

Maurice Bon, scout de la 3ème de Quimper.

Un scout doit devenir «un membre actif de la Cité, un ferment du bien, un organisateur "toujours prêt" ».
Maurice Bon rêvait d'idéal. Il devient scout. Il rêvait aussi d'être aviateur. Il sera l'un des premiers à s'inscrire à l'aéro-club qui se créé en 1937 à Pluguffan (1).
En avril 1939, il décroche le diplôme de pilote militaire. L'armistice arrive sans qu'il ait pu combattre. Il pense à rejoindre l'Angleterre. Sans succès. Il s'embarque alors pour Magadascar où il peut exercer le métier de pilote.
Avec quelques camarades, il quitte Tananarive pour rejoindre le groupe "Normandie-Niemen" en URSS. Ses 6 victoires officielles en combat aérien, lui valent de nombreuses décorations qui témoignent de ses exploits.
Il est abattu le 13 octobre 1943.

(1) L'aéroport de Pluguffan porte son nom.

Supplices et tortures

Y résisterions-nous ?

De 1939 à 1945, de nombreux Anciens Likésiens se sont distingués face à l'ennemi. Voici le récit que publiait Ouest France du 13 Décembre 1944, concernant le terrible drame vécu par Michel LE MOAL, de Vannes, ardent parmi les ardents, saboteur, maquisard, blessé, évadé, F.F.I., soldat de Leclerc, décoré de la Croix de Guerre et de la Médaille Militaire...
Et nous? Y résisterions-nous?

Sur cette photo de la classe de 3ème année A en 1934-35 on reconnaît : 1 - Michel Le Moal; 2 - Maurice Bon, tué en combat aérien en URSS, 3 - Joseph Cluyou, mort en déportation.

Une trique et des nerfs de bœuf

«Appartenant officieusement à la Résistance depuis Juillet 1940 et officiellement depuis Mars 1943, Michel Le MOAL, lieutenant Raoul dans la clandestinité, fut arrêté à Guéméné-sur-Scorf, où il occupait d'importantes fonctions, le 31 Mars 1944 par cinq agents de la Gestapo, armés de mitraillettes, et deux militaires armés de revolvers.
Conduit à Pontivy, il y arriva vers 8 heures, pour apprendre après quelques minutes d'interrogatoire qu'il était suspecté d'appartenir à la Résistance. On voulait lui faire avouer qu'il en était un des chefs. Comme il refusait de parler, on employa la manière forte. Couché sur une table de feld-gendarmerie, deux des agents qui l'avaient arrêté, auxquels s'était joint un nommé Kruguel s'armèrent de nerfs de boeufs et d'une courte trique, et tandis que l'un d'eux lui tenait la tête entre ses jambes, les coups pleuvèrent drus pendant cinq heures, avec seulement des interruptions de deux ou trois minutes toutes les dix minutes.
L'après-midi, on le dirigea sur Vannes, mais en raison de la flagellation infligée le matin, il fut, ne pouvant s'asseoir, dans l'obligation de faire le voyage sur les genoux. Dans les locaux de la Gestapo, le lieutenant Raoul fut immédiatement confronté avec un autre prisonnier - qu'il connaissait d'ailleurs fort bien - et malgré une nouvelle bastonnade qui dura de 15 h. 30 à 20 h. 30, les tortionnaires ne purent lui arracher les aveux qu'ils souhaitaient et, vexés, ils le jetèrent au cachot à la prison de Vannes, menottes aux mains et pieds enchaînés.
Le samedi 1er Avril, n'ayant rien mangé depuis le jeudi soir, il quittait Vannes vers 17 heures pour Rennes où à son arrivée seulement on lui donna quelque nourriture, Il resta en cellule jusqu'au mercredi 5 Avril. Ce jour-là, nouvel interrogatoire accompagné de douze heures de bastonnade!

Le Supplice de la baignoire

Le 12 Avril, après huit nouveaux jours de cellule, Raoul, qui s'était fixé une ligne de conduite: nier quoi qu'il advienne, subit un interrogatoire auquel, comme de coutume, il s'obstine à ne pas répondre. Il fut alors déshabillé, puis, mains et pieds enchaînés, on le plaça dans une baignoire dont l'eau atteignait plus de 40°. Au bout de 20 minutes, celle-ci fut vidée et remplacée par de l'eau froide dans laquelle on ajouta des blocs de glace. On reprit alors l'interrogatoire et comme Raoul refusait toujours de parler, un des monstres lui maintint la tête sous l'eau pendant qu'un autre policier lui tirait les pieds pour faciliter l'opération. C'est seulement au moment de l'étouffement que le malheureux était ramené à l'air.
Et cela dura plus de quatre heures. Il crachait le sang et en guise de soins, on le frappait.
Le 19 Avril, Raoul, de nouveau conduit dans le local de la Gestapo, devait, à l'issue d'un interrogatoire sans résultat pour les nazis, subir la torture de la lampe à alcool, dont il porte encore sous la plante des pieds les traces de brûlures.

Condamné à mort

N'ayant rien pu obtenir, les Allemands n'en décidaient pas moins d'exécuter Raoul, et le 6 Juin on lui présenta sa condamnation à mort. Il refusa de signer.
Finalement, désigné pour la déportation, Raoul réussissait, quelques jours plus tard, à sauter du train qui l'emmenait vers l'Allemagne via Compiègne. Notre héros, qui durant les deux mois passés dans les geôles nazies, fit preuve d'un cran et d'un moral extraordinaires, devait, vers fin Juillet, après de multiples péripéties, rejoindre les F.F.I. à Nort-sur-Erdre, en Loire Inférieure.»

Georges Le Naëlou, pendu au Moustoir.

Né à Quimper le 30 octobre 1922, Georges Le Naelou habitait rue Keréon.
Il venait de passer son CAP tourneur en tant qu'apprenti du Centre de Formation Professionnelle du Likès, en 1942. Pour échapper au Service du Travail Obligatoire (STO), il choisira de se réfugier avec son frère à Carhaix où ils ont de la famille. Il décide de s'engager dans la résistance et incorpore un groupe de jeunes.
Dans la ferme Mével à Lamprat, le 6 juin 1944, jour du débarquement, une dizaine de ces jeunes résistants mangent et plaisantent quand un camion allemand surgit. Ils sont arrêtés et conduits sur la route de Carhaix à Loudéac.
Un à un, ils vont être torturés et pendus. Georges Le Naëlou le sera au bourg du Moustoir à la console électrique d'un café. Le dernier résistant sera exécuté à 60 km de Carhaix, à Saint Caradec après avoir assisté au supplice de chacun de ses camarades.

8 août 1944: La libération du Likès.

Le likès a été le dernier bastion de la résistance allemande pendant la libération de Quimper. Pour retracer cette histoire, nous nous sommes servis des récits de Frère Daniélou (reprenant le texte rédigé à l'époque par un Frère présent au District, probablement M. Bengloan), du dossier d'élèves présenté en 1984 au concours de la résistance et d'un écrit du Frère Kerjean professeur.

Vendredi 4 août.

Les Allemands évacuent les secteurs ne pouvant plus être tenus. Le bruit se répand que les Américains feront leur entrée à Quimper vers les 17 heures. La population croyant l'ennemi parti se met à pavoiser partout. Mais les troupes allemandes se sont concentré au Likès et au Séminaire. Elles brûlent leur matériel en assurant toujours leur défense pour protéger le repli, fixé à 22h30. Avant 22 heures, quelques groupes de résistants attaquent les postes de défense... Début de combats qui retardent l'ordre de départ.

Samedi 5 août.

Il y a eu des victimes, de part et d'autre. L'une d'entre elles est Pierre Le Lay, ancien likésien, tué face à son domicile, rue des Douves.

La garnison du Likès a reçu des renforts. Elle décide une expédition punitive. Les rues sont totalement désertes. Les habitants ne sortent pas, d'autant plus qu'une troupe de Géorgiens venant de Pont l'Abbé et se dirigeant vers Brest a rejoint le séminaire. Une atmosphère de terreur remplace l'immense joie d'hier.

Un soldat est blessé par une balle tirée du Frugy. Les Allemands affirment que les coups de feu viennent de la Préfecture. Les Allemands s'emparent des employés qui sont conduits à la prison Saint-Charles. Des grenades incendiaires sont jetées sur la préfecture. L'occupant n'a pas apprécié de voir accrocher sur sa façade un immense drapeau américain. Un tir du canon léger installé au Likès abat le clocheton. Les bâtiments brûlent toute la journée.

Dimanche 6 août.

Le commandement F.F.I. fait demander au Likès des renseignements sur la force des troupes occupantes. Les Frères peuvent heureusement les dissuader de tenter une attaque. Le Likès est devenu une citadelle qu'on ne saurait réduire qu'avec des effectifs nombreux et de puissantes armes offensives.

Lundi 7 août.

Journée calme.

Le bockhaus de la pairie.

Sur la cour, terrain des sports, près du garage, des débris encore fumants.

Mardi matin 8 août.

La destruction du matériel de guerre a repris au pensionnat: un camion entier et deux ou trois voitures de munitions, ainsi qu'un camion contenant cinq tonnes de farine flambent, avec fracas, près du hall des sports. La ville entière croit à l'incendie du Likès.

10 heures. Une section traîne un canon de 50 mm près de la chapelle de la maison de retraite: une salve d'adieu de 14 coups fait voler en éclats de nombreux carreaux.

Vers 11 heures, les Allemands quittent le Likès, en remettant au Frère Le Bail, les clés des bâtiments occupés; l'officier (un Autrichien) lui demande d'attendre une heure avant d'avertir les autorités : inutile que le sang coule. Les Allemands sont très nerveux. «Je ne peux les commander» avoue l'officier.

On devine la joie et le soulagement des Frères quand le dernier soldat a franchi le portail.

Vers midi, le Frère Visiteur (Louis Bengloan) descend en ville pour alerter les autorités françaises. Personne dans les rues! Derrière les fenêtres, on observe. L'inquiétude est de mise. Chat échaudé…

A 13 heures: les prisonniers de Saint-Charles sont libérés. Cette fois, les Allemands sont bien partis!

Deux Frères sont montés sur le mirador installé par les Allemands sur le toit du bâtiment principal.

Reprise des cours

Les Allemands partis, le Likès va préparer la prochaine rentrée. Mais rien n'est simple. La réquisition des locaux ne sera levée que le 24 septembre. Le 19 août, 800 réfugiés concarnois sont rassemblés au Likès en attendant le libération prochaine de leur ville, qui aura lieu le 25.

Un travail acharné va permettre de transformer des locaux, dégradés par l'occupant, en classes, dortoirs et réfectoires acceptables. Tout manque: aux dortoirs, il faut remplacer 110 lits, 270 oreillers, 320 matelas et 400 tables de nuit; aux réfectoires: 60 tables, 130 assiettes... L'entretien a été délaissé pendant cinq ans.:. Les coupures de courant fréquentes ne facilitent pas les travaux.

Les cours peuvent tout de même reprendre le 23 octobre, mais l'internat n'ouvrira que le 7 novembre. Frère Le Bail, Directeur, ayant fait dédoubler les classes techniques pour lesquelles les demandes affluent, 820 élèves (dont 447 internes) redonnent vie au Likès reconquis. Il a fallu refuser près de 500 demandes, quelques dortoirs, réfectoires et classes sont encore en travaux. Le corps professoral comprend 29 Frères et une douzaine de laïcs..

Un groupe de Concarnois près des ateliers.

Explosions

Début février 1946, une dalle de la citerne avait exigé d'urgentes réparations. Quel ne fut pas l'étonnement des employés quand ils virent des cartouches mêlées à de la terre dans le puisard: mais il y avait aussi des grenades F 1. Aussi le Frère Directeur prévint-il « qui de droit» qui dépêcha des officiels. Le lendemain, un «démineur» et quatre Prisonniers de Guerre Allemands venaient curer la citerne. Dans la matinée du samedi, l'artificier faisait éclater les grenades (environ 200) dans le gros blockhaus du jardin. Ce souvenir du grand mur de l'Atlantique a été fortement ébranlé par les explosions. Mais ce ne furent qu'égratignures. Il en fallait plus pour détruire le Monument!

Jean Kerouanton, Jean-Guillaume Roudaut et Jo Daniel, étaient au Likès pendant la guerre.

Une sacrée occupation !

«Nous avons démoli, en un mois de vacances, l'immense blockhaus qui était près de la cour Sacré Cœur. Le Frère Flochlay achetait la poudre par 50 kilos, un peu comme du pain à la boulangerie. Le maître d'œuvre était le Frère Alano, un ancien artilleur, qui s'y connaissait. On faisait sauter le blockhaus étage par étage. L'édifice résistait parce qu'il était construit avec des rails croisés et liés par du ciment. La compagnie des «Chemins de fer» a créé quelques problèmes à l'école parce qu'en dynamitant, des cailloux sont tombés sur le poste d'aiguillage en bas du tunnel. Pour contenir les éclats, on disposait des fagots sur le blockhaus, mais c'était insuffisant. C'était très artisanal et évidemment très dangereux. Tous les jeunes Frères qui étaient là ont participé à la démolition, complètement insouciants du danger parce que nous étions jeunes à l'époque. La base est restée en place. Elle a été comblée.»

Témoignage du Frère Jean-Louis Kerouanton

Célébrations

Depuis la libération, Le Likès commémore régulièrement la disparition de son Directeur Joseph Salaün et se souvient de ses années d'occupation. Le magazine «Le Likès» a particulièrement mis en évidence les célébrations ayant eu lieu pour les 10e, 20e, 25e, 40e, 50e et 60e anniversaires.

Trois dates ont modifié le patrimoine du Likès. Le 08/12/1954, une nouvelle statue de Notre Dame du Likès a été bénie. Elle se trouve actuellement dans la cour d'honneur pas très loin du monument «Se souvenir et aimer» inauguré, le 17/12/1964 et déplacé le 08/12/2004 auprès d'une nouvelle stèle.

1954. La nouvelle statue de Notre Dame est achevée. Maquettiste M. Etienne Le Grand (debout), sculpteur, M. René Beggi accroupi devant lui.